

Prince des herbes lentes

Le Prince des herbes... C'est ainsi qu'un jour j'avais appelé Max en lui envoyant quatre vers de dédicace à l'occasion d'une fête en son honneur où je n'avais pu être présente... En effet, pour moi, il est le Prince des « chênes géants couronnés de nuages », des genévriers-pélerins, du jonc trembleur, du genêt au lourd parfum, de la bruyère sanglante, des herbes lentes qui assurent avec entêtement la reconquête du pays, une fois l'homme parti. Prince des humbles graminées dont aucun écrivain n'a su voir toute la beauté, Prince de la sève obscure au pouvoir infini, du lichen à moitié plante et à moitié pierre. Au lieu de censurer le thème pour cause d'intellectualisme froid ou d'anti-félibrige aveugle, Max a su exprimer un des fondements de notre esprit occitan : les échanges avec la Nature (paysages, plantes, relief, odeurs fortes de térébinthes ou de sauvagine, bruits de la vie et chants d'oiseaux). Échanges charnels, sensuels, parfois violents, mais qui ont donné une riche civilisation depuis les Grecs, et qui ont une incidence directe sur le lexique, les idiomatismes, les métaphores. Même si tout ce qu'écrit le poète et romancier est rigoureusement exact sur le plan scientifique, tout est aussi sublimé, que l'auteur nous conduise aux confins de l'imaginaire, dans le temps et les espaces méditerranéens. Anémochorie, ornithochorie, théorie de la signature, je suis certaine de trouver une citation qui fera le lien entre la botanique et la poétique. Nous sommes donc loin des fleurettes et colifichets du XIX^e siècle, loin des herbes aromatiques de pacotille, réductions misérables de notre environnement, mais nous sommes loin aussi de l'intellectualisme glacé qui prétend régner en contrepartie.

Max me disait un jour son irritation de voir que certains (concurrents jaloux et probablement malintentionnés) avaient essayé de le « réduire » à n'être qu'un écrivain de la nature. Est-ce que l'on peut réduire le vent, l'espace, les vagues des collines, la neige du Larzac, ou le « velours sombre des chênes verts » ? L'espace forge les hommes qui y vivent, et je vous le redis, Max, qu'il est heureux que vous ayez été attentif à laisser cette trace dans vos écrits, sinon c'est tout un pan entier de notre âme qui passait aux poubelles de l'histoire. Que je cherche en vain, en Provence par exemple, un écrivain semblable pour dire les calanques marseillaises, la beauté souveraine des Alpilles et du Mont Ventoux. Non seulement vous n'avez pas à vous sentir rabaisé par le jugement de ces prétentieux, mais au contraire soyez fier, oui fier, d'avoir su exprimer l'âpre beauté de nos paysages méditerranéens, les forces telluriques qui viennent de Gea, la terre mère, à travers la tige de l'herbe ou les « racines comme des serpents géants d'un micocoulier extraordinaire » qui ont fissuré le bâtiment.

J'ai donc choisi de lire quelques passages qui ont immédiatement trouvé en moi leur écho, moi qui foule aux pieds la garrigue depuis mon enfance... E j'oserai même ajouter que, sans la moindre connaissance de la nature, qu'est-ce que les gens peuvent vraiment comprendre à la lecture de votre cycle de *Vert Paradis* ?

Josiane Ubaud

Le vieux jardin

« Le vieux jardin était un paradis perdu. Abandonné des hommes, sinon de Dieu. Bien abrité du nord par des rochers hérissés de buis et de nerpruns, longé par un mur de chaque côté du portail, [...] le jardin était dominé par un balcon, une plate-forme carrée, d'où l'on contemplait le bassin, les terrasses, les pentes, les champs abandonnés et les grandes vagues de chênes verts jusqu'à l'horizon. De part et d'autre de ce balcon, des escaliers descendaient vers le jardin. Les petites dalles, bien ordonnées, plantées de biais, retenaient des bandes de terre où fleurissait encore, voilà soixante-dix ans, la rose, le lys, le bâton de Saint Jacques, la marguerite et la giroflée rouge; envahis maintenant d'ivraie, de pastenade, de chardons, de fenouil et de graminées; les graminées, l'herbe séculaire, éternellement calcinée, éternellement gelée et qui se dresse toujours sous la pluie où le plein soleil, vigoureuse, gonflée d'une sève obscure issue des veines de la terre.

[...]

Le jardin donnait, au midi, sur un chemin de traverse très étroit et plus bas, sur une pente couverte de chênes verts, de genévriers et d'arbousiers. Bien au-delà s'étendait la Rouvière grande et le Brugas. À l'est, le village, comme un long vaisseau, reposait sur le sommet de la colline. Et tel une vague soulevée et soudain fixée à jamais par la main d'un dieu, le Pic Saint-Loup, bleu sulfate.

Sous cette clarté de fin du monde, le jardin clos était un reliquaire abandonné où subsistait encore, à la lumière du souvenir, un peu de ce bonheur anéanti qui l'avait rêvé, créé, rempli de vie. Une harmonie était née entre la terre, le ciel, les arbres, les bêtes et les hommes. Dans un recoin toutefois, entre le pied-droit du portail et l'escalier, avait poussé un énorme micocoulier dont les racines, coulevres gigantesques, avaient défoncé les dalles et les murs. [...]

Accrochés au mur, de part et d'autre, un térébinthe et un figuier travaillaient, avec la patience inexorable des siècles, à fendiller la pierre et faire éclater la construction.

[...]

Et, plus loin, tout autour, s'étendaient les chênes verts, les champs pierreux, les côteaux couverts de lentisques, de nerpruns et de genévriers, un bois de rouvres; parfois émergeait une oliveraie dont quelques arbres, redevenus sauvages, rappelaient encore, au milieu d'un taillis épais de cistes et de chênes-kermès, la cueillette de l'olive... »

Vert paradis II, « L'orange », traduction Alain Surre-Garcia

Le monde des herbes lentes

« Rendu au silence, au grand passage du soleil et des constellations, sans fin, rendu aux oiseaux, aux serpents, à la sauvagine, aux caprices du vent, au pouvoir patient et inépuisable de la sève, à la loi obscure du poids des choses. Le feu des hommes les avait chassés. Le monde des herbes lentes pouvait reprendre le chemin de son empire.

Vert paradis III, « Le feu grégeois », Traduction Max Rouquette

Les Cadenèdes

« Aux Cadenèdes, dans la nuit d’hiver, le long cortège de pèlerins givrés de lune semble arrêté dans son chemin neigeux. Une pause de recueillement. Chaque pèlerin est seul parmi les autres. Et il attend, il attend sans cesse, il attend sans fin. Avec cette patience des herbes, des plantes et des arbres, dressée en face de tout ce qui pourrait les détruire, et auquel ils tiennent tête, comme au temps. Le temps, fleuve qui lisse, sans le détruire, le roc, au milieu de son lit. Ils attendent, comme les pierres autour d’eux, étrangères, venues du fond des ans et qui restent là, certaines, durant des siècles, sans avoir bougé d’un cheveu. »

Desèrts, « Les Cadenèdes », traduction Max Rouquette.

Photo © Marie-Anne Rosso - CRDP académie de Montpellier



Prince deis èrbas lentas

Lo Prince deis èrbas... Es ansin qu'aviáu sonat un jorn Max en li mandant quatre vèrs de dedicaça a l'escasença d'una fèsta en son onor que li aviáu pas poscut èstre presenta... D'efiech per ieu, es Prince dei « roires gigants coronats de nívols », dei cadesromieus, dau jonc tremolaire, de la ginèsta enchusclanta, de la bruga ensanhosida, deis èrbas lentas qu'asseguran ambe testarditge la reconquista dau país, un còp l'òme partit. Prince de la bauca umila que pas un solet escrivan a sachut veire dins tota sa beutat, prince de la saba escura au poder inacabable, dau lichen mitat planta mitat peira. Luòga de censurar lo tèma per cause d'intellectualisme freg e/o d'anti-felibritge bòrni, Max a sachut exprimir una dei fondamentas de nòstre eime occitan : leis escambis amb la Natura (païsatge, plantas, relèu, odors fòrtas de restinçle o de sauvatgina, bruchs de vida e cants d'aucèus). Escambis carnaus, sensuaus, de còps violents, mai qu'an donat una rica civilisacion despuei lei Grècs, e qu'an una incidéncia dirècta sus lo lexic, leis idiotismes, lei metafòras. En mai se tot çò qu'escriu lo poèta e romancier es rigorosament exact sus un plan scientific, tot li es sublimat a l'encòp, que l'autor nos mena ai confinas de l'imaginari, dins lo temps e leis espacis mediterranèus. Anemocoria, ornitocoria, teoria de la signatura, síau segura de trobar una citacion que farà lo ligam entre la botànica e la poetica. Siam donc luenh deis margaridetas e riuchiuchius felibrencs dau sègle 19, luenh dei farigoletas de pacotilha, reduccions miserablas de nòstre environament, mai tanben luenh de l'intellectualisme glaçat que pretend faire lei en còntrapés.

Max me disiá un jorn son irritacion de veire que d'unei (concurrents gelós e mauintencionats segurament) avián assajat de lo « redusir » a un escrivan de la natura. Es que se pòt redusir lo vent, l'espaci, l'ersejament dei còlas, la nèu de Larzac o « lo velors sorne de las eusieras » ? L'espaci fonda leis òmes qu'i vivon, e vos tòrni dire, Max, qu'urosament siatz estat atentiu a laisser aquesta traça dins vòstreis escrichs, si que non es un pan entier de nòstre eime que passava ais escobilhas de l'istòria. Que cerqui de bada, en Provença per exemple, un escrivan simetric per dire lei calancas marselhasas, la beutat sobeirana de l'Aupilha o dau Mont Venturi. Non solament avètz pas de vos sentir rabaissat per lo jutjament d'aqueleis arlèris, mai au còtra, siguètz fier, òc fier, d'aver sachut exprimir l'aspre beutat de nòstrei païsatsges miegtterranencs, lei fòrças telluricas que gisclon de Gea, la tèrra maire, a travers la camba de la bauca o lo « racinum coma de sèrps gigantas d'un fanabregon espetaclós » qu'a fach espetat lo bastit.

Ai donc causit de legir quauquei tròç qu'an fach immediatament resson en ieu, que trepi la garriga despuei l'enfança, coma vos Max, o coma la Silvia Bergier : que siam engarigats, coma d'autreis enmascats. Gausarai e mai apondre que, sens la mendra cultura dau fach natura, que pòdon vertadierament comprendre lei gens a la lectura de vòstre cicle de *Verd Paradís* ?

Josiane Ubaid

L'òrt vièlh

« L'òrt vièlh èra un paradís perdut. Abandonat dels òmes senon de Dieu. Ben abrigat al solelhant per sa muralha de rocasses cofats de boisses e d'aladèrns, bordejat a son acrin per la paret de cada man del portal, [...] èra superat per aquel balcon, mirador sus lo pesquièr, las laissas, los travèrses, los camps arremassits e las grandas èrsas, fins qu'a l'horizont, de las eusièiras. De cada man de la parabanda, los escaliers davalavan dins l'òrt. Se vesia encara, plan enregadas, las lausetas plantadas de cantèl, bordejant las laissas ont florissian encara i a aperaquí setanta ans la ròsa, l'èli, lo baston de Sant Jaume, la margalida, lo violièr; ara cafidas de margalh, de pastenaga, de caucidas, de fenolh e de bauca - la bauca, l'èrba dels sègles, l'èrba etèrna, etèrnament usclada, etèrnament gelada, e que sempre lèva jos la pluoja o a l'arrage del solelh, lo vam vertuós de son creis, confle de la saba escura butada per las venas de la tèrra

Al marin, l'òrt superava un traversièr pro estrech, e, dejós, un penjal cargat d'euses, de cades e d'arbocièrs. D'aquí, pus luònh que los aubres, s'expandissia la Rovièira Granda e lo Brugàs. Al gregal, lo vilatge, long coma un vais-sèl, repausava long de l'acrin de son travèrs. E coma una èrsa levada, arrestada subran per l'eternitat jos la man d'un dieu, blau coma sulfat, lo Puòg de Sant Lop.

[...]

L'òrt claus jos aquela claror de fin del mond èra un reliquiari sol ont encara vivia dins la lutz del recòrd, un brieu del bonaür avalit que l'avia somiat, congregat, cafit de vida. Una armo-nia èra nascuda entre la tèrra, lo cèl, los aubres, las bèstias e los òmes. Saique, dins un canton, entre la pila del portal e l'escalier, s'èra ben levat un espectaclós fanabregon que son racinum, coma tant de sèrps gigantas, desmargava las lau-sas e las parets. [...]

Un pudís, d'una man, una figuèira de l'autra, èran crocats a la paret, e trabalhava amb la paciència segura dels sègles, a fendasclar la pèira e a espetar lo bastit. [...]

E, pus luònh, alentorn, èran los euses, los camps empeirats, los travèrses tapats per los restingles, los aladèrns, los genibrièrs, un bòsc de roires, e, per còps, se devinhava una oliveta que qualques aubres assalvatgits recordavan encara entremitan d'un fum de moges e d'avausses qu'aquí, un temps, avian culhit l'oliva... »

Verd paradís II, « L'Irange », Scéren-CRDP Montpellier, 2008.

Lo mond dei èrbas lentas

« Rendut au silenci, au grand passatge dou solelh e de las ensenhas, sens fin, tornat als au-cèls, a las sèrps, a la sauvatgina, als capricis dau vent, au poder pacient e inacabable de la saba, a la lei escura dau pes de las causas. Lo fuòc das òmes los aviá forabandits. Lo mond de las èrbas lentas podiá tornar prene lo camin de son empèri. »

Verd paradís III, « Lo Fuòc Gregau ».

Las Cadenedas

« A las Cadenedas, dins la nuòch d'ivèrn, lo long seguit de romieus engibrats de luna sembla arrestat dins son camin nevat. Una repausada de reculhiment. Cada romieu es sol entre mitan das autres. E espèra, espèra de longa, espèra sens fin. Amb aquela paciènça de las èrbas e de las plantas, e das aubres, enauçada a cara de tot çò que podriá los avalir e qu'i tenon tèsta, coma au temps. Lo temps, flume que lisa, sens demesir lo ròc, au mitan de son lièch. Espèran, coma las pèiras alentorn, estrangièiras, vengudas dau fons das ans, e que demòran aquí, d'unas, de sègles, sens aver bolegat d'un peu. »

Desèrts, « Las Cadenedas », L'Arrière-Pays, 1995.

Photo © Marie-Anne Rosso - CRDP académie de Montpellier

